

Semestriel depuis 2000

Directeur Jean-Jacques Lefrère

Ramuz et Bosco. Michel Arouimi, *Vivre Rimbaud : selon C.-F. Ramuz et Henri Bosco* (Orizons, 2010, 368 p., 33 €). Un livre que l'on aurait aimé aimer. Le titre déjà, par la singularité de l'association des trois noms, aiguillonne l'attention. Il est riche de promesses mais ne les tient que de loin en loin, par bribes, oserait-on dire. Pourtant, Ramuz et Bosco sont ici enfin lus comme ils le doivent, débarrassés des oripeaux du régionalisme ou de la ruralité qui les a longtemps confinés dans une marge qu'ils ne méritent guère. Céline, en 1949, ne disait-il pas qu'outre ses propres œuvres (évidemment !), en l'an 2000, on ne lirait plus guère que Ramuz – et Morand, le « premier écrivain à avoir fait jazzer la langue française » ? Panthéiste et mystique, amant de la nature, grand lecteur de la Bible où il trouvait, après les Grecs, les mythes fondateurs à revisiter, voilà Ramuz. Un des aspects de sa modernité : choisir des thèmes religieux (comme « la fin des temps, la résurrection des corps, la réversibilité des souffrances et des grâces, la communion des saints ») et les « laïciser », ou les détourner pour les réécrire. Michel Arouimi esquisse de nombreux rapprochements entre Ramuz et Rimbaud. Écrivain « à la fois archaïque et moderne, moderne parce qu'archaïque », c'est là, l'étrangeté, la singularité de Ramuz, un peu à la manière de Cézanne, dont il disait qu'il était un « classique primitif ». Sa langue, éloignée aussi bien de l'universalisme abstrait que de tout pittoresque, dit l'expérience première de la solitude, de la séparation et de l'incommunicabilité. Écrivain du tragique, de la séparation du sujet et de ses « racines », « romancier de la condition humaine aux prises avec les forces naturelles », Ramuz compte, parmi ses zéloteurs, des noms comme Claude Simon, Robert Pinget, Jean Starobinski, Philippe Jacottet, mais aussi Maritain et Pourrat. Bosco est sans doute moins familier au lecteur d'aujourd'hui, qui n'en connaît guère que *L'Âne Culotte*, *Le Mas Théotime* ou *Pierre Lampédouze*. D'où le plaisir de découvrir une œuvre « visionnaire » (sic) aux ressources insoupçonnées, loin, là encore, de tout régionalisme, de tout réalisme, mais riche de correspondances symboliques, aux franges parfois du « surréel », du mythe, de l'animisme primitif. Michel Arouimi nous met parfois l'eau à la bouche, le plus souvent hélas !, on cale : manque de pédagogie, trop de présuppositions que « tout cela est su ». En outre, l'impression qu'il manque une colonne vertébrale ordonnant cette suite de réflexions, de saillies, d'explications de textes parfois très pointues, mais qui égarent le lecteur plutôt que de lui prendre la main. Avoir des intuitions justes et fondées, c'est bien, les faire comprendre, c'est mieux. Ce volumineux essai, succession de textes pas toujours bien ajointés, fourmille de pistes, mais on demande une direction, et un peu de lumière.